

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Philippe BUSSIEN

Chronique

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1931, tome 30, p. 124-128

© Abbaye de Saint-Maurice 2011



Il est
des noms chantés
par les poètes qui deviennent
éternels et glorieux. Mais je ne suis
pas Ronsard ! Entre chroniqueurs, on se com-
munique les trucs du métier, des secrets aussi redou-
tables que ceux des romans historiques, la liste des ennemis.
Il paraît qu'il vaut mieux ne pas mettre en scène certains puis-
sants personnages que les allusions blessent, les regards offen-
sent, les compliments froissent. Un fait divers met la mèche
aux poudres. C'est fini. Vous êtes brouillé pour la vie avec
un lion des hautes classes. Tragique destin du chroniqueur !
Me résoudrai-je à suivre le conseil de mes prédécesseurs qui
auraient eu sous la Fronde une vingtaine de duels à engager ?
Non, non ! Les petits bateaux qu'on nous monte sont l'orne-
ment des jours et l'occasion de parties de plaisir.

()* *les p'tits bateaux
Qui vont sur l'eau
Ont-ils des ailes ?*

chantait un chroniqueur pas méchant mais taquin. Je l'imi-
terai.

Donc, calmement assis, dans la neige, au bord d'une route,
notre ami Angelin méditait,

*Mais, quelqu'un troubla sa fête,
Pendant qu'il était en train.
Je laisse à penser la tête,
Que fit notre Angelin.*

* Ici, supprimé par la censure, un prénom de deux syllabes,
choisi par treize pages.

La roue d'un lourd camion lui passa sur le pied. Il n'y laissa profondément que les marques de la chaîne qui entourait la roue.

Ainsi va la chanson.

Pour ne pas éterniser passons à autre chose.

La veille de la Saint Joseph, les élèves eurent au cinéma les films :

de France au Congo en Cargo

et le *Gosse infernal* pour faire rire les étudiants les plus sérieux.

Le jour de la Saint Joseph, Monseigneur Bourgeois, Prévôt du Grand-St-Bernard, chanta la Messe Pontificale.

L'après-midi, les Petits se rendirent à Bex. Rien de plus curieux que la ville en ces occasions. Les étudiants envahissent les magasins puis se promènent avec des cornets de pistaches ou d'oranges. Car le plus grand plaisir d'un interne c'est « *d'acheter* ». Beaucoup rapportèrent de ces pistolets à bouchons avec quoi les cyclistes effraient les chiens rogneux.

En étude, pendant une éclipse du surveillant, un élève pressa sur la détente de son pistolet. Le coup partit. Beaucoup de bruit, pas de dommage ! M. le Directeur, soucieux comme un bon papa, fut sur les lieux en trois bonds. Le perturbateur fut introuvable. Mais l'autorité confisqua toutes les armes. M. Butty les enferma dans une armoire spéciale, à serrure B. K. S. C'est l'arsenal. On rendra les pistolets à la fin de l'année. Histoire d'effrayer les lapins, les poules et les bonnes grand'mères !

Les Grands accompagnés par MM. Closuit et Peiry gagnèrent Bex. Après un copieux goûter quelques gourmands s'offrirent des suppléments prohibés par les lois américaines. Joseph manqua d'offenser son patron et Adrien faillit rendre l'âme...

Les Lycéens s'organisèrent par petits groupes et « sélectionnèrent » leurs plaisirs : les uns s'occupèrent de botanique, les autres de musique. Tous revinrent très heureux et passèrent une nuit dans les rêves.

Les éclaireurs s'en allèrent cuisiner en plein air, ceux du moins qui firent taire leurs appétits gloutons. A quelques jours de là, le Grand Chef lut en séance cette fable de circonstance, et tous comprirent l'allusion :

LE LIEVRE ET LES LAPINS

Un lièvre, le frère de celui qui courut avec la tortue, vivait d'eau fraîche, de thym et de serpolet. Avec ses congénères, il parcourait les bois, les prairies. Le gai soleil était le témoin de ses ébats en pleine liberté.

A l'automne, l'herbe devenue moins tendre, l'air moins doux, de ses deux pattes, il lissa ses longues oreilles, ce qui est chez le lièvre, un signe de profonde réflexion.

Lui, le lièvre, l'heureux, le libre, il songea aux lapins, ses cousins éloignés qu'on élève dans les cages. Eux, pensait notre lièvre, ont du foin, du son, et des feuilles de choux en abondance.

N'écoutant que son ventre, il partit donc ventre à terre, sans avertir sa petite sœur. Les lapins le reçurent à cause de ses belles oreilles et aussi, parce qu'il avait comme eux un petit bout de queue qui remue toujours. Il mangea à sa faim, des choux, des raves, qui engraisent et s'acheta des pantoufles en poil de lapin.

Comme il avait eu soin d'emporter une besace, il rapporta une poignée de son et des carottes qu'il grignota sous le nez tremblant d'appétit des lièvres qu'il visitait.

Lorsque le gazon, en avril, eut une saveur beurrée et lorsque les bourgeons suintèrent de miel, il se joignit aux lièvres.

Il ne se gênait pas pour choisir les meilleures places, les pâturages les plus savoureux et ses frères en étaient réduits à manger ce qu'il dédaignait et à marcher sur des pastilles qu'il égrenait en broutant. Plusieurs saisons, il disparut ainsi, écoutant la voix du ventre et de l'égoïsme. Il trouvait très bien de manger à deux râteliers.

Les lapins qui sont abêtis par la captivité ne protestèrent pas, mais les lièvres malins et fiers trouvèrent la chose un peu forte. Il se réunirent en conseil et dirent : *Mon cher ! en hiver tu fuis notre compagnie et te mets au chaud, en été tu désertes les demeures nauséabondes des lapins. Nous ne l'entendons pas de cette oreille, — et le doyen du conseil montra la sienne qui avait blanchi sous les ans. — Va manger des troncs de choux, des betteraves et des pistaches avec les lapins et fais-toi lapin pour la marmite ou bien montre ton petit derrière aux cages des hommes et reste avec nous en toutes saisons. Notre engeance n'a que faire de panses bien pleines et de frileux pantoufflards.*

Notre lièvre versa quatre larmes, deux par œil, il se frappa la poitrine trois fois et fit le geste des petits rongeurs qui demandent pardon.

Tout le monde pleura, y compris les femmes et les enfants qui assistèrent à cette réunion, et notre lièvre endura sans mot dire le froid, la faim et les marches qu'il évitait autrefois avec tant de désinvolture.

MORALE :

Des lièvres tout semblables

A celui de la fable

On en trouve, gourmands, repus,

De Bex ou d'ailleurs revenus.

On sait que le sport élimine les humeurs malignes. Pour mettre en valeur toutes les grâces du collège, l'établissement d'un second tennis s'imposait. M. Zarn entreprit généreusement le travail. M. Grandjean mit sa science d'arpenteur au service des contre-maîtres. Les petits Allemands et les scouts transportèrent du gravier et des pierres. Tous montraient une abnégation et une austérité qui touchait à l'héroïsme. Le chef Denis refusa des oranges comme Diogène repoussait les présents d'Alexandre. Les scouts qui n'osaient faiblir sous l'œil du maître sucèrent des petits cailloux.

Le dimanche de la Passion, les « Agauniens » honorèrent par une communion générale leur bienheureux patron Nicolas de Flüe. La graine lève et montre qu'on travaille en profondeur, puisque la devise n'est pas une fleur artificielle qu'on attache sur une tige quelconque, mais une belle rose authentique, sortie du cœur végétal et nourrie de sève.

La fête de l'Annonciation tomba sur un si beau jour que M. le Recteur ne put résister au plaisir de nous annoncer aussi une bonne nouvelle. Des cris, — je suis charitable, — saluèrent ce congé qui permit des parties de foot-ball, de tennis et de promenade.

Ce répit accéléra notre marche vers la Semaine Sainte. Après les palmes agitées, les passions lues, les vacances parurent en habits de fête. Dès que le dernier train eut franchi le tunnel avec ce cri de délivrance qui est celui des peuples et des hommes en mal d'une liberté imaginaire et fuyante, les chanoines se plongèrent dans le recueillement.

Quelques élèves restés au collège durant les vacances, augmentèrent le nombre des fidèles qu'attiraient les cérémonies de la grande Semaine.

S. Exc. Mgr. Netzhammer, Archevêque titulaire d'Anazarbe, les présidait avec distinction. Le Samedi Saint, au milieu d'une foule de prêtres inaccoutumée et touchante, il conféra l'ordination sacerdotale à deux jeunes chanoines, MM. Pierre Petermann, de Delémont, et Roger Gogniat, de Bienne, et le sous-diaconat à M. le chanoine Augustin Schyrr, de la Tour.

Le lundi de Pâques, dix-huit scouts, avec bannière et clairons, se rendirent à Sion où ils défilèrent sous les regards sympathiques des habitants. Rude montée aux Mayens de Conthey. Là-haut, dans un chalet cosu, les attendait M. l'avocat Putallaz et sa famille. Disons que la première nuit, les scouts et leurs hôtes dormirent peu ! Aussi notre excellente cuisinière prit-elle le parti héroïque de descendre et de quitter trois frères que la fatigue ne touche pas.

Quatre jours de paix, de joie. La messe, la communion, les travaux, la cuisine, le pain qu'on va chercher à la sueur de son front jusqu'à Erde, l'eau qu'il faut puiser assez loin, la vue,

la veillée, tout cela remplit des jours baignés de lumière et de grâce. Le dernier soir se passa autour d'un feu magnifique. Le chef Denis lança aux étoiles innombrables des appels de clairon impressionnants. Et toutes tremblèrent dans le ciel profond.

Le jeudi, ils redescendirent en plaine vers ceux qui, peut-être, goûtaient des plaisirs moins innocents.

La belle saison rayonna sur ces courts loisirs.

Quoi ! c'est fini ? C'est fini. Des bagages. Des baisers. Des recommandations :

— Sois sage !

— Prie bien !

— Travaille mieux !

Sur le seuil du collège :

— Bonjour.

— Bonjour !

— Bonnes vacances ?

— Très bonnes !

Ah ! ces *bonnes vacances* ! Le mensonge qu'elles portent. *Omnis homo mendax* ! dit le psalmiste. Oui, vraiment tout homme est menteur. On a ri, on a couru, on a mangé à une table plus attrayante, on a respiré cet air familial qu'on regrette tant plus tard. Est-ce là *tout* le bonheur ? Il y a, hélas ! ce qui travaille au dedans, ce qui submerge les frais paysages de l'âme. On rapporte avec des friandises, des péchés qui font mal au cœur. Mais on a passé de *bonnes* vacances. Ni vu, ni connu, j' 'embrouille !

Il y a la mort qui vient parfois apprendre ce qui est bon et ce qui est mauvais. On aimerait mieux ne pas recevoir sa visite après ces *bonnes* vacances.

Elle a touché d'abord le père de notre condisciple Fernand Frachebourg et le lendemain celui de M. le Chanoine Joseph Gross. Nous aurons pour leurs âmes un pieux souvenir dans nos prières. Jamais les deuils n'ont frappé si durement les parents de nos camarades. Dans cette crainte de les perdre, n'avons-nous pas une raison nouvelle de les aimer, de leur faire plaisir, nous qui les possédons encore !

Au travail donc et trêve de bavardage.

Philippe BUSSIEN et Cie

Nouveaux échos

Nous avons lu avec plaisir dans *La Liberté* du 18 mars et dans *Nova et Vetera* d'avril-juin, des bibliographies sympathiques de notre revue.

Nous en remercions ici les deux Rédactions.